

ne s'ébruite, et calmer les inquiétudes et les soupçons de la valetaille.

Ensuite, il faut retrouver la Mariquita.

Elle ne peut être bien loin ; mais il n'y a pas de temps à perdre.

C'est par elle que j'arriverai aux autres, à présent.

Ah ! la coquine ! Elle me le paiera ! On ne se joue pas de papa ! J'ai été trop bon pour elle...

Cela ne m'arrivera plus.

Un quart d'heure après, il redescendait dans le salon du rez-de-chaussée, l'air parfaitement calme.

Il y réunissait les domestiques, et leur lisait une lettre qu'il venait de fabriquer, soi-disant signée de Paul de Kandos, et qu'il était censé avoir trouvée dans un tiroir de son bureau, par laquelle « le duo lui disait qu'obligé de partir précipitamment, avec sa femme, pour une affaire urgente, il lui remettait, pour quelques jours, la direction de la maison. »

Par cette lettre, il « priait également son excellent intendant, M. Bernard, de lui faire envoyer une malice d'effets, ainsi qu'à Mme la duchesse, au château de Kandos, où ils devaient séjourner peu de temps. »

Cela était bien un peu invraisemblable, mais Clermont n'avait pas le choix des moyens, et il sut si bien jouer son rôle, qu'il trompa en partie les domestiques, et qu'ils n'osèrent faire aucun commentaire ouvertement.

Louis Clermont indiqua très-minutieusement ce qu'il fallait mettre dans les malles, donna des ordres très-précis et très-détaillés, et annonça qu'il partait pour remplir d'autres commissions de ses maîtres, mais qu'il rentrerait de bonne heure.

—Voilà quelques jours de gagnés, se dit-il.

Il faut que les choses restent en l'état, jusqu'à ce que je sache au juste ce qui me menace.

Maintenant, courons chez la Mariquita.

IV

DIPLOMATIE NOIRE ET BLANCHE

Louis Clermont sauta dans la première voiture qu'il aperçut, et se fit conduire rapidement chez la Marquesa, rue Cuvier.

Arrivé là, sans s'adresser à la concierge, il traversa rapidement l'entrée, et, montant l'escalier quatre à quatre, s'arrêta tout essoufflé devant la porte de la créole.

Il s'arrêta, non seulement pour reprendre haleine, mais aussi et surtout pour coller son oreille contre la serrure, et écouter les bruits qui auraient pu venir de l'appartement jusqu'à lui, et s'assurer, de la sorte, à l'avance, s'il y avait quelqu'un.

En son idée, il devait régner un grand silence chez la Mariquita ; soit qu'elle eût déjà filé, comme le craignait le vieux forçat ; soit qu'elle eût l'intention, prévoyant sa visite, de ne pas ouvrir et de faire croire qu'elle n'y était pas.

C'était pour cela qu'il avait évité de parler à la concierge, laquelle, suivant ses prévisions, devait avoir reçu la consigne de ne laisser monter personne.

Son étonnement fut extrême, quand il entendit le tapage notable dissimulé de coups de marteau, entremêlé par instants de bruits de pas lourds sans précaution, provenant d'une personne qui ne songeait en rien à dissimuler sa présence.

—Oh ! oh ! se dit Clermont avec satisfaction. On ne pourra pas ne pas m'ouvrir, sous prétexte qu'on est sorti !

Sonnons.

Et il sonna.

Mais au moment où il sonnait le bruit des coups de marteau avait repris, et couvert le son de la sonnette.

Louis Clermont dut recommencer deux fois.

La dernière fois, il tira le bouton avec tant de force que le « drolin din din » finit par couvrir le tapage intérieur.

Ce tapage cessa aussitôt.

« Clermont entendait se rapprocher un pas lourd, — le même qu'il entendait depuis qu'il écoutait, — et la porte s'ouvrit sans aucune hésitation.

Le visiteur se trouva en face de Mono, qui le regarda d'un air naturel, comme quelqu'un qu'on attend.

Il s'effaça même, pour permettre à l'intendant du duo de Kandos de pénétrer dans l'entrée du petit appartement.

—Allons, cela va mieux que je ne l'espérais, pensa ce dernier.

—Bonjour, mon ami, fit-il de sa voix la plus conciliante, en repoussant et fermant la porte derrière lui, sans que le nègre parût vouloir s'y opposer, ou le trouver extraordinaire.

—Bonjour, massa, répliqua Mono, avec ce grassement et cet air niais qu'il avait pris devant la commissaire de police, le soir où il se laissa, sur les toits, à la poursuite de l'assassin du vieux Vigot, dit Coco la Tête-de-Mort.

—Je désirerais parler à ta maîtresse, reprit Clermont ; Mme de Los Rios.

—Maîtresse pas là, répliqua Mono.

—Elle est sortie ?

—Oui.

—Mais elle rentrera... tout à l'heure. Je vais l'attendre. J'ai de grandes nouvelles à lui annoncer, et qui l'intéresseront vivement.

—Inutile attendre.

—Comment cela, puisqu'elle va rentrer ?

—Maîtresse pas rentrer.

—Voyons, mon bon, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela. Je suis un vieil ami de ta maîtresse. Il ne faut pas me traiter en étranger, en importun... à qui on défend la porte de madame.

—Oui, moi savoir. Vous ami à maîtresse... vous appeler vous Bernard, intendant du duc de Kandos.

—C'est cela même. Eh bien ?...

—Maîtresse bien triste partir sans voir massa, mais pressée, pressée... bateau attendait.

—Quel bateau ? fit Clermont très-inquiet et très-défiant.

—Bateau au Havre... pour Amérique.

—Voyons, mon ami, soyons clairs, et tâchons de nous comprendre.

Cet animal fait la tête ! se disait Clermont en dedans, mais sans vouloir montrer sa défiance et son irritation.

Puis, il reprit tout haut :

—Tu me dis, d'abord, que ta maîtresse est sortie, ensuite qu'elle est partie.

—Oui, sortie, partie au Havre.

—Elle est au Havre ?

—Pour prendre bateau et retourner en Amérique.

—Quand elle partie ?

—Hier au soir.

—Ça n'est pas vrai ! Tu mens ! fit Clermont hors de lui.

—Moi, pas mentir : jamais ! jamais !

—Si elle était partie, elle ne t'aurait pas laissé là tout seul.

—Moi, rejoindre elle, bientôt.

Clermont soupirait.